

J'AI
LU

SAMANTHA SHANNON

LE PRIEURÉ DE L'ORANGER

PARTIE II



LE PRIEURÉ DE L'ORANGER

Deuxième partie

De la même autrice
aux Éditions J'ai lu

1 – Le prieuré de l'oranger – première partie, *J'ai lu* 13109

SAMANTHA
SHANNON

LE PRIEURÉ
DE L'ORANGER

Deuxième partie

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
Par Benjamin Kuntzer et Jean-Baptiste Bernet



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original
THE PRIORY OF THE ORANGE TREE

Traduction publiée en accord avec Bantam Books,
une marque de Random House,
une division de Penguin Random House LLC.

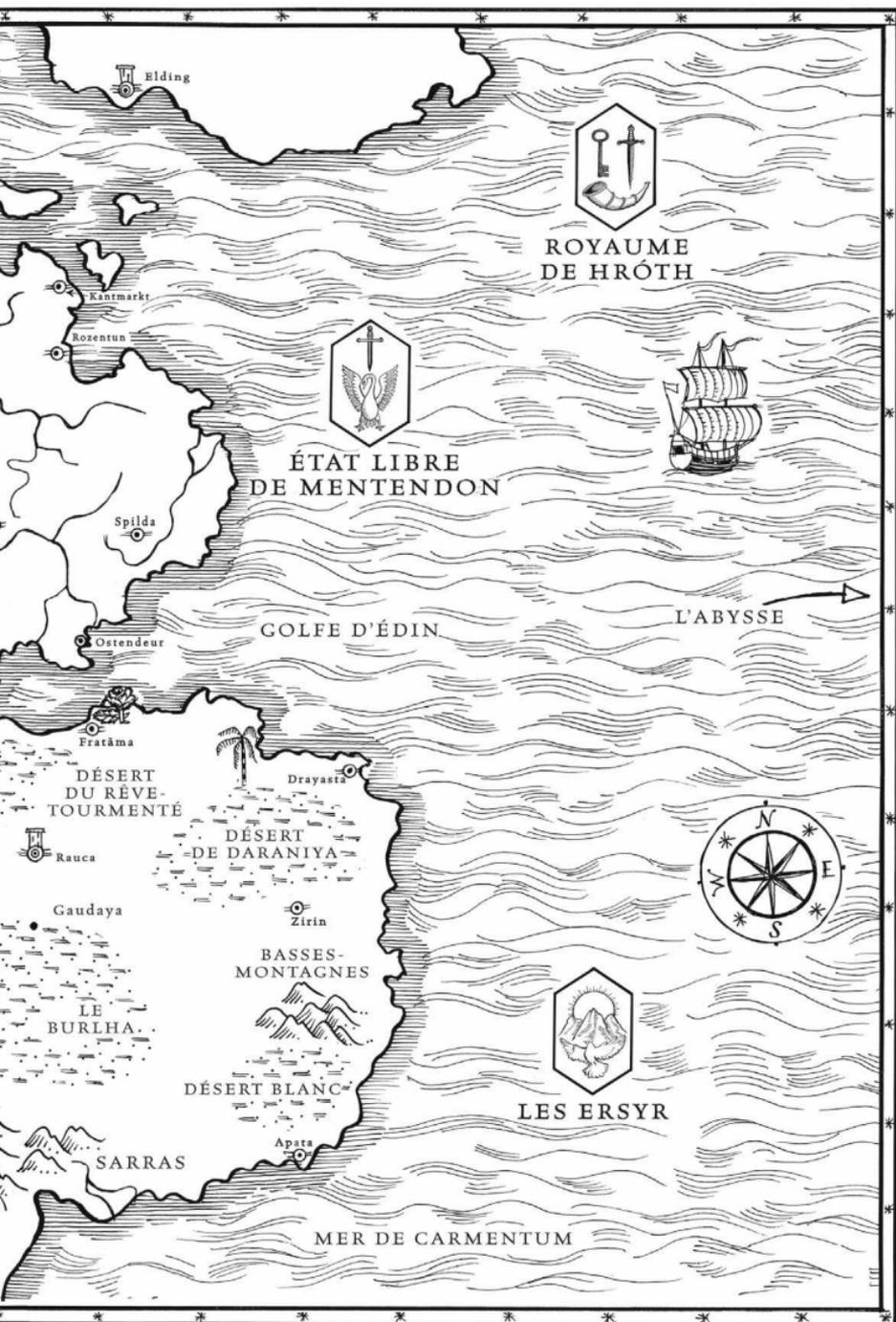
© Samantha Shannon, 2019

Pour la traduction française :
© Éditions De Saxus, 2019

Sommaire

<i>Cartes</i>	8-11
III Un désir de sorcière	13
IV Car c'est à elle qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire.	149
V Ici sont des dragons	311
VI Les Clefs de l'Abyse	445
<i>Personnages de la légende</i>	571
<i>Glossaire</i>	589
<i>Chronologie</i>	595
<i>Remerciements</i>	599





Elding



ROYAUME DE HRÓTH



ÉTAT LIBRE DE MENTENDON



L'ABYSSE

GOLFE D'ÉDIN

DÉSERT DU RÊVE-TOURMENTÉ

Rauca

Gaudaya

LE BURLHA

DÉSERT BLANC

SARRAS

DÉSERT DE DARANIYA

Zirin

BASSES-MONTAGNES



Apata



LES ERSYR

MER DE CARMENTUM





III

Un désir de sorcière

Les lauriers de notre pays sont tout flétris,
Et les météores effraient les étoiles immobiles du ciel.

— William Shakespeare

La cloche sonnait à toute volée, chaque matin à l'aurore. Dès qu'ils l'entendaient, les érudits de l'île Plume repliaient leurs couches et se dirigeaient vers les bains. Une fois lavés, ils petit-déjeunaient tous ensemble, puis disposaient encore d'une heure pour prier et se recueillir avant que les doyens se réveillent. C'était son moment préféré de la journée.

Elle s'agenouilla devant l'effigie du grand Kwiriki. De petits filets d'eau coulaient le long des murs de la caverne souterraine pour alimenter un bassin. L'endroit n'était éclairé que par une simple lanterne.

La statue du Grand Ancien ne ressemblait pas à celles devant lesquelles elle priait en Seiiki. Il arborait ici des caractéristiques issues de chacune des formes qu'il avait adoptées de son vivant : les bois d'un cerf, les serres d'un oiseau et la queue d'un serpent.

Tané ne perçut pas immédiatement le tintement d'une jambe en métal sur la pierre. Elle se releva et vit l'éminent doyen Vara dans l'entrée de la grotte.

« Érudite Tané, la salua-t-il en inclinant la tête. Pardon de t'interrompre en plein recueillement. »

Elle s'inclina en retour.

Le doyen Vara était considéré par la plupart des pensionnaires de la salle de la Barbe comme un

vieil excentrique. C'était un homme mince, à la peau brune et tannée, avec des pattes-d'oie au coin des yeux. Il lui réservait toujours un sourire et un mot gentil. Sa mission principale consistait à gérer et protéger les archives, mais il pouvait aussi se faire guérisseur, au besoin.

« Je serais honoré que tu m'accompagnes au dépôt ce matin, dit-il. Quelqu'un se chargera de tes corvées pour toi. Et je t'en prie, prends ton temps. »

Tané hésita.

« Mais je n'ai pas le droit d'y aller.

— Eh bien, aujourd'hui, si. »

Il repartit sans lui laisser le temps de répondre. Lentement, elle se remit à genoux.

La caverne était le seul endroit où Tané pouvait oublier qui elle était. La grotte faisait partie d'un réseau dissimulé derrière une cascade, et que se partageaient les érudits seiikinois de ce côté de l'île.

Tané disposa en éventail des bâtonnets d'encens et s'inclina devant la statue. Les bijoux qui servaient d'yeux à celle-ci la fixèrent en luisant.

Elle retrouva la lumière du jour au sommet des marches. Le ciel avait la teinte jaunâtre de la soie écrue. Pieds nus, elle avança prudemment d'une pierre à l'autre.

L'île Plume, isolée et sauvage, se trouvait loin de tout. Ses falaises et la calotte de nuages qui la couronnait en permanence offraient un spectacle intimidant aux navires qui osaient s'en approcher. Des serpents se prélassaient sur ses plages de galets. Elle accueillait des gens venus de l'Est tout entier –, ainsi que les os du grand Kwiriki qui, racontait-on, était descendu pousser son dernier soupir au fond du Chemin de l'Ancien, le ravin qui séparait l'île en deux. On racontait aussi que c'étaient ses ossements

qui offraient à l'île son linceul de brouillard, car un dragon continuait d'attirer l'eau à lui longtemps après sa mort. Voilà pourquoi la Seiiki était si brumeuse.

La Seiiki.

La salle du Vent se dressait au sommet du cap Penne, au nord de l'île, tandis que la plus petite salle de la Barbe – où Tané était affectée – était perchée sur un volcan depuis longtemps éteint, au milieu de la forêt. On trouvait juste au-dessous des glacières naturelles, où jadis s'écoulait de la lave. Il fallait, pour passer d'un ermitage à l'autre, emprunter un pont branlant qui enjambait le ravin.

Il n'y avait pas d'autres habitations. Les érudits étaient seuls au milieu de la mer.

L'ermitage était une véritable boîte à secrets remplie de connaissances : il fallait pour passer à une nouvelle découverte comprendre la précédente. Entre ses murs, Tané avait commencé par étudier le feu et l'eau. Le feu, l'élément des démons ailés, demandait à être alimenté en permanence. C'était l'élément de la guerre, de l'avidité et de la vengeance – toujours affamé, jamais satisfait.

L'eau n'avait besoin ni de charbon ni de bois pour exister. Elle pouvait se loger n'importe où. Elle nourrissait les êtres et la terre sans rien demander en retour. Voilà pourquoi les dragons de l'Est, les seigneurs de la pluie, des lacs et des mers, triompheraient toujours des cracheurs de feu. Quand l'océan engloutirait le monde tout entier et que l'humanité se retrouverait balayée, ils seraient encore là.

Un balbuzard vint happer une bouvière dans la rivière. Un petit vent froid murmurait entre les arbres. Le Dragon de l'Automne allait bientôt s'assoupir de nouveau, et celui de l'Hiver se réveiller dans le douzième lac.

Tandis qu'elle avançait sous le passage couvert qui revenait vers l'ermitage, Tané rabattit son capuchon en grosse toile sur ses cheveux, qu'elle avait coupés avant de quitter Ginura, et qui effleuraient maintenant ses épaules. La Tané des Miduchi avait les cheveux longs, le fantôme qu'elle était devenue, non.

Après le recueillement, elle s'employait d'ordinaire à balayer les sols, à aider à cueillir des fruits en forêt, à dégager les feuilles mortes sur les tombes ou à nourrir les poules. Il n'y avait pas de domestiques sur l'île Plume, aussi les érudits se partageaient-ils les corvées, les plus jeunes et les plus robustes se chargeant du gros du travail. Bizarre que Vara lui ait demandé de se rendre aux archives, où l'on conservait tous les documents les plus importants.

Tané avait passé ses premiers jours sur l'île dans sa chambre, allongée sur son lit, sans rien manger ni prononcer un mot. On l'avait dépouillée de ses armes à Ginura, elle s'était donc meurtrie de l'intérieur. Elle voulait seulement pleurer son rêve en attendant la mort.

C'était Vara qui l'avait un tant soit peu poussée à se reprendre. Il l'avait convaincue de sortir au soleil quand le manque de nourriture commençait à avoir raison de ses forces. Il lui avait montré des fleurs qu'elle n'avait jamais vues jusqu'ici. Le jour suivant, il lui avait préparé à manger, et elle n'avait pas voulu le décevoir en refusant d'y goûter.

Les autres érudits s'étaient mis à l'appeler le fantôme de la Barbe. Elle mangeait, travaillait et lisait comme les autres, mais son regard restait perdu dans un monde où Susa vivait toujours.

Tané quitta le passage et se dirigea vers les archives. Habituellement, seuls les doyens étaient autorisés à y pénétrer. Elle était presque arrivée au perron quand

l'île tout entière se mit à gronder. Tané se jeta à terre, la tête dans les mains. Pendant que l'ermitage vibrerait, elle se retrouva à gémir, les dents serrées, terrassée par une vive douleur.

Ce qui n'était jusque-là qu'un nœud au niveau de ses côtes avait maintenant tout d'un coup de poignard. Une froide morsure – celle de la glace sur sa peau nue, une brûlure de givre dans ses entrailles. Traversée de vagues insoutenables, elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

Elle devait avoir perdu connaissance, car une voix douce la ramena à elle.

« Tané... » Des mains parcheminées lui saisirent les coudes. « Érudite Tané, tu peux parler ? »

Oui, essaya-t-elle de répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Le tremblement de terre s'était arrêté – pas la douleur. Vara la prit dans ses bras osseux. Tané avait honte d'être ainsi soulevée comme un enfant, mais elle avait trop mal pour faire autrement.

Il l'emmena dans la cour derrière les archives et l'allongea sur un banc en pierre, près du bassin à poissons. Une théière était posée à son extrémité.

« Je comptais t'emmener faire un tour sur les falaises aujourd'hui, mais je crois que tu as besoin de repos, dit-il. Ce sera pour une autre fois. » Il servit à chacun du thé. « Tu as mal ? »

Elle avait l'impression que sa cage thoracique était remplie de glace.

« Ce n'est rien, doyen Vara, une vieille blessure, répondit-elle d'une voix rauque. Ces tremblements de terre sont de plus en plus fréquents.

— En effet. On jurerait que le monde veut changer de forme, comme à l'époque des dragons de jadis. »

Elle repensa à sa conversation avec la grande Nayimathun. Tandis qu'elle essayait de retrouver une respiration normale, Vara vint s'asseoir à côté d'elle.

« J'ai peur des tremblements de terre, avoua-t-il. Quand je vivais encore en Seiiki, ma mère et moi nous blottissions l'un contre l'autre dans notre petite maison de Basai chaque fois que la terre tremblait, et nous nous racontions des histoires pour penser à autre chose. »

Tané essaya de sourire.

« Je ne me rappelle pas si ma mère faisait la même chose. »

Avant qu'elle ait fini sa phrase, la terre se remit à bouger.

« Je pourrais t'en raconter une, afin de respecter la tradition, dit Vara.

— S'il vous plaît. »

Il lui tendit une tasse fumante, que Tané accepta en silence.

« Il y a bien longtemps, avant le Grand Chagrin, un cracheur de feu vola jusqu'à l'empire des Douze-Lacs et arracha la perle qui pendait à la gorge de la Dragonne du Printemps – celle qui apporte les fleurs et les douces pluies. Les démons ailés n'aiment rien tant qu'amasser les richesses, et il n'est pas de plus grand trésor que la perle d'un dragon. Pourtant grièvement blessée, la Dragonne du Printemps interdit à quiconque de se lancer à la poursuite du voleur, de peur qu'il arrive malheur à quelqu'un d'autre – mais une jeune fille décida de ne pas l'écouter. Elle avait douze ans et elle était petite, preste, et si silencieuse que ses frères la surnommaient la Petite Ombre.

» Tandis que la Dragonne du Printemps pleurait sa perle perdue, un hiver comme on n'en avait jamais vu s'abattit sur la contrée. Le froid lui brûlait la peau

et elle n'avait pas de chaussures, mais la Petite Ombre alla jusqu'à la montagne où le cracheur de feu avait caché son trésor. La bête partie chasser, la jeune fille se glissa dans sa grotte pour reprendre la perle. »

Ce qui devait être un bien lourd fardeau : la moindre perle de dragon était aussi grosse qu'un crâne humain.

« Le cracheur de feu revint au moment précis où elle venait de poser les mains sur le trésor. Fou de rage, il attaqua la voleuse et, d'un coup de dent, lui arracha un morceau de chair sur la cuisse. La jeune fille se jeta dans une rivière, et le courant l'emporta hors de la caverne. Elle avait réussi à s'échapper avec la perle, mais quand elle parvint à s'extirper de l'eau, elle ne trouva personne pour recoudre sa blessure, car les gens craignaient, à cause du sang, qu'elle ait attrapé le mal rouge. »

Tané observa Vara à travers les volutes de fumée.

« Et que lui est-il arrivé ?

— Elle est morte aux pieds de la Dragonne du Printemps. Et alors que les fleurs renaissaient et que le soleil commençait à faire fondre la neige, la dragonne déclara que la rivière dans laquelle la Petite Ombre avait nagé porterait désormais son nom, en son honneur, car elle lui avait rendu sa perle, son cœur. On raconte que le fantôme de la jeune fille parcourt encore ses berges, pour protéger les voyageurs. »

Jamais Tané n'avait entendu le récit d'une telle bravoure chez une personne ordinaire.

« D'aucuns trouvent cette histoire triste, d'autres y voient un magnifique exemple de sacrifice », dit Vara.

Une nouvelle secousse fit trembler le sol, et quelque chose en Tané y réagit. Elle s'efforça de masquer sa douleur, mais Vara était trop observateur.

« Tané, puis-je voir cette vieille blessure, je te prie ? »

Elle retroussa sa tunique, juste assez pour lui montrer sa cicatrice ; celle-ci semblait plus saillante qu'à l'ordinaire, à la lumière du jour.

« Puis-je ? » demanda-t-il. Tané hocha la tête. Il toucha la cicatrice du bout du doigt et fronça les sourcils. « Il y a quelque chose d'enflé en dessous. »

La marque était dure comme un caillou.

« Mon professeur m'a dit que je l'avais déjà quand j'étais enfant. Avant d'entrer dans les maisons d'apprentissage.

— Et tu n'es jamais allée voir un médecin ? »

Elle secoua la tête et recouvrit sa cicatrice.

« Tané, je crois qu'il va falloir ouvrir pour regarder, annonça Vara d'un ton décidé. Je vais mander le docteur seiikinois qui s'occupe de nous. La plupart des grosseurs de ce type sont bénignes, mais parfois, certaines peuvent te ronger de l'intérieur. Pas question de te laisser mourir en vain, comme c'est arrivé à la Petite Ombre.

— Elle n'est pas morte en vain », répondit Tané, le regard dans le vide. « Elle a, dans son dernier souffle, rendu la joie à un dragon et, ainsi, rétabli l'ordre du monde. Y a-t-il objectif de vie plus honorable ? »

Sud

Une caravane d'une quarantaine d'âmes sinuait au travers du désert. Dans la faible lueur du couchant, le sable scintillait.

Juchée sur un chameau, Eadaz uq-Nāra regardait le ciel virer au rouge. Sa peau hâlée était désormais brun foncé, et ses cheveux, coupés à hauteur d'épaules, étaient recouverts d'un *pargh* blanc.

La caravane qu'elle avait rejointe sur la place des Colombes se trouvait à présent dans les étendues septentrionales du Burlah – la partie du désert qui se déroulait vers Rumelabar. Le Burlah était le domaine des tribus nurames. La caravane avait déjà croisé la route de certains de leurs marchands, qui avaient partagé leurs ressources tout en les avertissant que les wyrms s'étaient aventurés par-delà les montagnes, probablement enhardis par les rumeurs de l'apparition d'un nouveau haut-ouestrien dans l'Est.

Ead s'était arrêtée à la Cité ensevelie, sur le chemin de Rauca. Le mont Effroi, lieu de naissance des wyrms et de leurs congénères, était aussi terrible que dans son souvenir, épée brisée faisant saillie vers le ciel. Une fois ou deux, alors qu'elle progressait entre les colonnes effondrées, elle avait aperçu un lointain

battement d'ailes à son sommet. Des vouivres retournant là où elles avaient vu le jour.

Dans l'ombre de la montagne se trouvaient les vestiges de la cité jadis majestueuse de Gulthaga. Le peu qu'il restait en surface donnait une fausse impression de la structure souterraine. Quelque part à l'intérieur, Jannart utt Zeedeur était mort dans sa quête de connaissance

Ead avait envisagé de suivre ses pas, pour voir si elle pourrait en découvrir plus sur cette Étoile-à-la-longue-chevelure, la comète qui équilibrait le monde. Elle avait fouillé les ruines en quête du passage qu'il avait emprunté pour s'enfoncer sous la cendre pétrifiée. Après des heures de recherches, elle avait été sur le point de capituler quand elle avait aperçu un tunnel, à peine assez large pour s'y faufiler. Celui-ci avait été bouché par un éboulement.

Explorer serait sans doute vain. Après tout, elle ne parlait pas un mot de gulthagarien – mais la prophétie de Tryude la tarabustait.

Elle s'était imaginé que son retour dans le Sud lui insufflerait un regain de vie. Et en effet, ses premiers pas dans le désert du Rêve-Tourmenté avaient été une véritable renaissance. Après avoir abandonné Bravoure, sain et sauf, au col d'Harmur, elle avait traversé seule les sables de Rauca. Revoir la ville lui avait redonné de la force, mais celle-ci avait bientôt été dissipée par les vents brûlants qui soufflaient depuis le Burlah.

Sa peau avait oublié le contact du désert. Elle n'était plus dorénavant qu'une voyageuse poussiéreuse parmi d'autres, et ses souvenirs n'étaient que mirages. Certains jours, il lui semblait presque qu'elle n'avait jamais porté ni belles soies ni riches bijoux à

la cour de la reine ouestrienne. Qu'elle n'avait jamais été Ead Duryan.

Un scorpion fit un mouvement brusque devant son chameau. Ses compagnons de route chantaient pour faire passer le temps. Ead les écoutait en silence. Elle n'avait plus entendu personne chanter en ersyrien depuis une éternité.

*Un bel oiseau chanteur perché dans un
cyprès,
Cherchait une compagne, sensible à ses
apprêts.
« Danse, danse », chantait-il, « sur les dunes
d'or.
Viens, mon tendre amour, viens, nous
prendrons notre essor. »*

Rumelabar était encore tellement loin. La caravane mettrait des semaines à vaincre le Burlah en plein hiver, lorsque les nuits glaciales étaient aussi promptes à tuer que le soleil de plomb. Elle se demandait si Chassar avait reçu la nouvelle de son départ d'Inys, ce qui ne manquerait pas d'avoir des conséquences diplomatiques avec les Ersyr.

« On se dirige vers le camp des Nurames, annonça le caravanier. Une tempête se prépare. »

Le message fut transmis de monture en monture. Ead, d'agacement, étreignit ses rênes plus fort. Elle n'avait pas de temps à perdre à attendre que la tempête ait fini de balayer le Burlah.

« Eadaz. »

Elle se retourna sur sa selle. Un autre chameau était venu à sa hauteur. Ragab était un coursier grisonnant, qui faisait cap au sud avec une sacoche pleine de courrier.

« Une tempête de sable, commenta-t-il d'une voix grave et lasse. Ce voyage n'en finira donc jamais. »

Ead appréciait de voyager à son côté, car il était plein d'anecdotes intéressantes glanées au fil de ses nombreux voyages, lui qui se targuait d'avoir effectué la traversée près de cent fois. Il avait survécu à une attaque de basilic contre son village, qui lui avait cependant coûté toute sa famille ainsi qu'un œil ; il en conservait de surcroît d'innombrables cicatrices. Les autres voyageurs le considéraient avec pitié.

Ils en faisaient d'ailleurs autant avec Ead. Celle-ci les avait entendus murmurer qu'elle n'était qu'une âme en peine dans le corps d'une femme, piégée entre deux mondes. Seul Ragab avait osé l'approcher.

« J'avais oublié à quel point le Burlah pouvait être difficile, répondit Ead. Et aride.

— Tu l'as déjà traversé ?

— Deux fois.

— Quand tu l'auras fait aussi souvent que moi, tu trouveras de la beauté dans cette désolation. Même si, de tous les déserts des Ersyr, mon favori restera toujours celui du Rêve-Tourmenté. Mon histoire préférée, quand j'étais gamin, explique pourquoi il a été baptisé ainsi.

— Un conte très triste, estima Ead.

— Moi, je le trouve magnifique. Une belle histoire d'amour. »

Ead attrapa sa flasque de selle. « Je ne l'ai plus entendue depuis longtemps. » Elle en retira le bouchon. « Tu veux bien me la raconter ?

— D'accord, accepta Ragab. La route est encore longue. »

Elle offrit une gorgée au coursier, avant de boire à son tour. Il s'éclaircit la voix.

« Il y avait une fois un roi, adoré de son peuple. Il régnait depuis un palais de verre bleu, à Rauca. Son épouse, la Reine-Papillon, qu'il aimait plus que tout au monde, était morte jeune, et il la pleurait de toute son âme. Ses conseillers dirigeaient en son nom tandis qu'il s'enfermait dans une prison qu'il avait lui-même façonnée, entouré de richesses qu'il en était venu à détester. Aucun joyau ni aucune pièce ne pourrait racheter la vie de celle qu'il avait perdue. Ainsi devint-il connu sous le nom de Roi-Mélancolie.

» Une nuit, il se leva du lit pour la première fois depuis un an pour observer la lune de sang. Quand il baissa les yeux vers les terres – eh bien, il n'en crut pas ses yeux. Sa reine se trouvait là, dans les jardins du palais, parée des mêmes habits que le jour de leur mariage. Elle l'appelait à le rejoindre sur le sable. Ses yeux étaient rieurs, et elle tenait la rose qu'il lui avait offerte pour leur première rencontre. Se croyant en train de rêver, le roi traversa le palais, puis la ville, pour gagner le désert – sans eau ni nourriture, sans robe, sans même ses chaussures. Il marcha et marcha, suivant l'ombre lointaine. Même lorsque le froid s'enroula autour de sa peau, même lorsque la soif l'affaiblit, que les goules marchaient dans ses pas, il se répétait : *Ce n'est qu'un rêve. Ce n'est qu'un rêve.* Il marchait à la suite de son amour, sachant qu'il finirait par la rattraper et qu'il pourrait passer une dernière nuit avec elle – juste une, au moins dans son rêve – avant de se réveiller seul dans son lit. »

Ead se rappela la suite de l'histoire. Un frisson la parcourut.

« Naturellement, poursuivit Ragab, le Roi-Mélancolie n'était pas en train de rêver, mais de suivre un mirage. Le désert s'était joué de lui. Il mourut là, et ses os

restèrent à jamais perdus dans le sable. Et le désert hérita de son nom. » Il tapota l'échine de son chameau quand celui-ci s'ébroua. « L'amour et la peur ont des conséquences étranges sur notre âme. Les rêves qu'ils apportent nous laissent dégoulinants d'eau salée et le souffle court, comme à l'agonie – voilà ce qu'on appelle les rêves tourmentés. Et seule l'odeur d'une rose peut les prévenir. »

Ead fut parcourue de chair de poule quand elle se souvint d'une autre rose, glissée sous un oreiller.

La caravane arriva au camp juste alors que la tempête pointait à l'horizon. Tout le monde se réfugia dans la tente principale, où Ead s'assit près de Ragab sur des coussins ; les Nurames, toujours ravis d'avoir de la compagnie, partagèrent volontiers du fromage et du pain salé. Ils firent aussi tourner une pipe à eau, qu'Ead refusa. Ragab, en revanche, accepta de bon cœur.

« Personne ne dormira bien cette nuit. » Il recracha un nuage de fumée parfumée. « Après la tempête, on devrait pouvoir atteindre l'oasis de Gaudaya en trois jours, d'après mes calculs. Puis ce sera la longue route. »

Ead contempla la lune.

« Combien de temps durent ces tempêtes ? »

Ragab secoua la tête. « Difficile à dire. Quelques minutes, une heure, parfois beaucoup plus. »

Ead rompit une galette du bout des doigts tandis qu'une Nurame leur servait du thé rose et sucré. Même le désert conspirait contre elle. Elle brûlait d'envie de planter là la caravane, de chevaucher seule jusqu'à retrouver Chassar – mais elle n'était pas le Roi-Mélancolie. La peur ne lui ferait pas perdre la raison. Elle n'était pas assez orgueilleuse pour se penser capable de traverser seule le Burlah.

Alors que les autres voyageurs écoutaient l'histoire du voleur de verre bleu de Drayasta, elle chassa le sable de ses vêtements en mastiquant une brindille souple pour se laver les dents ; puis elle trouva un endroit où s'allonger derrière une tenture.

Les Nurames dormaient souvent à la belle étoile, mais ce soir, avec la tempête qui approchait, ils allaient tous s'enfermer dans leurs tentes. Peu à peu, les nomades et leurs hôtes se retirèrent, et l'on éteignit les lampes à pétrole.

Ead s'emmitoufla dans une couverture de laine. Les ténèbres l'engloutirent, et elle se rêva auprès de Sabran, sa chair se languissant cruellement de son contact. Puis la Mère eut pitié d'elle et lui accorda un sommeil sans rêves.

Un bruit lourd et sourd la réveilla.

Elle ouvrit grand les yeux. La tente frémissait autour d'elle, mais par-delà le vacarme, elle percevait un autre son, venu de l'extérieur. Des pas sûrs. Elle tira un poignard de son sac et sortit dans la nuit.

Du sable volait au travers du camp. Ead plaqua son *pargh* contre sa bouche. Quand elle avisa la silhouette, elle brandit son arme, convaincue qu'il s'agissait d'une vouivrette – puis la créature émergea dans toute sa splendeur à travers la poussière du Burlah.

Elle sourit.

*
* * *

Parspa était la dernière *hawiz* connue. Complètement blancs, en dehors de la pointe de leurs ailes de la couleur du bronze, ces oiseaux pouvaient devenir aussi gros que des vouivres, avec

lesquelles ils pouvaient se reproduire pour donner vie au coquatrix. Chassar, qui avait toujours eu un faible pour les créatures ailées, avait trouvé Parspa alors qu'elle était encore dans son œuf, et l'avait ramenée au Prieuré. À présent, elle n'obéissait plus qu'à lui. Ead rassembla ses affaires et grimpa sur l'oiseau, et bientôt le camp fut loin derrière elles.

Elles fuyaient le levant. Ead comprit qu'elles se rapprochaient quand le cèdre de sel commença à poindre sous le sable ; puis, subitement, elles volaient au-dessus du domaine de Lasia.

Son lieu de naissance était une étendue de déserts rouges et de pics déchiquetés, de grottes cachées et de cascades tonitruantes, de plages dorées blanchies par l'écume de la Halassa. Pour l'essentiel, il s'agissait d'une terre aride, comme les Ersyr – sauf que de vastes rivières bordées de verdure la parcouraient. En contemplant les plaines en contrebas, Ead sentit enfin la nostalgie s'estomper. Même si elle avait vu bien des endroits du monde, celui-ci resterait pour l'éternité le plus magnifique.

Bientôt, Parspa survolait les ruines d'Yikala. Ead et Jondu y étaient souvent allées farfouiller étant enfants, avides de babioles datant de l'époque de la Mère.

Parspa dériva vers le bassin lasian. C'était cette immense forêt millénaire, arrosée par le Minara, qui entourait le Prieuré. Au lever du soleil, Parspa planait au-dessus de ses arbres, son ombre glissant sur la dense canopée.

L'oiseau finit par descendre se poser dans l'une des rares clairières. Ead glissa à bas de son dos.

« Merci, mon amie, dit-elle en sélinien. Je connais la route, maintenant. »

Parspa redécolla sans un bruit.

Ead avança entre les arbres, se sentant aussi petite que l'une de leurs feuilles. Des vignes étrangleuses grimpaient le long des troncs. Ses pieds fatigués se rappelaient le chemin, alors que son esprit l'aurait égarée. L'embouchure de la grotte était toute proche, protégée de sortilèges puissants, dissimulée dans le feuillage le plus dense. Elle descendrait sous terre, profondément, jusqu'à un labyrinthe de couloirs secrets.

Un murmure dans son sang. Elle se retourna. Une femme se tenait dans une flaque de soleil, très visiblement enceinte.

« Nairuj, dit Ead.

— Eadaz, répondit la femme. Bienvenue à la maison. »

*
* *

De la lumière filtrait par les hautes fenêtres cintrées et treillissées. Ead prit conscience qu'elle était dans un lit, la tête reposant sur des coussins de soie. Elle avait la plante des pieds en feu, après tant de jours passés sur la route.

Un rugissement étouffé la poussa à s'asseoir. Le souffle court, elle chercha une arme à tâtons.

« Eadaz. » Des mains calleuses se posèrent sur les siennes. « Eadaz, reste calme. »

Elle contempla le visage barbu qui lui faisait face. Des yeux sombres qui remontaient aux commissures, comme les siens.

« Chassar, murmura-t-elle. Chassar, est-ce... ?

— Oui. » Il lui sourit. « Tu es à la maison, ma chérie. »

Elle posa la tête sur son torse. La robe de son ami absorba l'humidité de ses cils.

« Tu as fait un long voyage. » Il porta la main à ses cheveux encroûtés de sable. « Si tu avais écrit avant de quitter Ascalon, j'aurais envoyé Parspa bien plus tôt. »

Ead lui attrapa le bras. « Je n'en ai pas eu le temps. Chassar, il faut que tu le saches. Sabran est en danger – les Ducs Spirituels, je crois qu'ils comptent se battre pour son trône...

— Rien de ce qui se passe en Inys n'a plus d'importance, à présent. La Prieure veut te parler bientôt. »

Elle se rendormit. À son réveil, le ciel était du rouge des braises mourantes. Le Lasia restait chaud l'essentiel de l'année, mais le vent du soir charriait une fraîcheur certaine. Elle se leva et s'enroula dans une robe de brocart avant de sortir sur le balcon. Et elle le vit.

L'oranger.

Il s'élevait du cœur du bassin lasian, encore plus grand et magnifique que lorsqu'elle en rêvait en Inys. Des fleurs blanches parsemaient ses branches et la pelouse. Autour de lui s'étendait le Val de Sang, où la Mère avait vaincu le Sans-Nom. Ead soupira d'aise.

Elle était rentrée chez elle.

Les pièces souterraines aboutissaient dans cette vallée. Seules quelques chambres – les chambres solaires – avaient le privilège de la dominer. La Prieure l'avait honorée en l'autorisant à loger dans l'une d'elles. Elles étaient généralement réservées à la prière et aux accouchements.

Trois mille pieds d'eau indomptée grondaient loin en amont. C'était le rugissement qu'elle avait entendu. Siyāti uq-Nāra avait baptisé ces chutes le Vagissement de Galian, pour se moquer de la couardise de celui-ci. Loin en dessous d'elle, le Minara

déferlait puissamment à travers la vallée, nourrissant les racines des arbres.

Son regard s'attarda sur son labyrinthe de branches. Des fruits poussaient çà et là, brillant sur les rameaux. Cette vision lui assécha la bouche. Aucune eau ne pourrait éteindre cette soif qui palpitait en elle.

En retournant dans sa chambre, elle s'arrêta pour poser son front sur la pierre fraîche et dorée de la porte.

Sa patrie.

Un léger grognement lui hérissa les cheveux de la nuque. Elle découvrit un ichneumon adulte dans le passage.

« Aralaq ? »

— Eadaz, répondit-il d'une voix basse et dure. Tu n'étais qu'une enfant quand je t'ai vue pour la dernière fois. »

Elle avait peine à croire la taille qu'il faisait à présent. Autrefois, il avait été assez petit pour tenir sur ses genoux. À présent, il était imposant, large de torse, et la dominait d'une bonne tête. « Toi aussi. » Elle se fendit d'un sourire tendre. « Tu m'as surveillée toute la journée ? »

— Cela fait trois jours. »

Son sourire s'évanouit. « Trois jours, murmura-t-elle. Je devais être plus fatiguée que je ne le croyais. »

— Tu t'es attardée trop longtemps loin de l'oranger. »

Aralaq s'approcha d'elle pour venir fourrer son museau dans sa main. Ead pouffa quand il lui lécha le visage de sa langue râpeuse. Elle se souvenait de lui comme d'une petite boule de poils couinant sans cesse, tout en yeux et en truffe, qui trébuchait sur sa longue queue.

L'une des sœurs l'avait trouvé abandonné dans les Ersyr et l'avait ramené au Prieuré, où Jondu et elle avaient été chargées de prendre soin de lui. Elles l'avaient nourri de lait et de restes de viande de serpent.

« Tu devrais prendre un bain, lui dit Aralaq en lui léchant les doigts. Tu sens le chameau. »

Ead claqua la langue d'un air réprobateur. « Merci. Tu ne sens pas la fleur non plus, tu sais ? »

Elle alla chercher la lampe à pétrole sur sa table de chevet et le suivit.

Il la guida à travers les tunnels et les volées de marches. Ils croisèrent deux Lasians – des Fils de Siyāti, qui étaient au service des sœurs. Tous deux inclinèrent la tête au passage d'Ead.

Quand ils atteignirent les bains, Aralaq la poussa au niveau de la hanche.

« Vasy. Un domestique t'emmènera voir la Prieure ensuite. » Des yeux dorés la contemplaient solennellement. « Fais attention où tu mets les pieds avec elle, fille de Zāla. »

Il balaya le sol de sa queue en repartant. Elle le regarda s'éloigner, avant de pénétrer dans la salle éclairée à la bougie.

Ces bains, à l'instar des chambres solaires, se trouvaient du côté ouvert du Prieuré. Une brise faisait tourbillonner la surface de l'eau, formant comme des embruns. Ead posa sa lampe et se dépouilla de sa robe avant d'entrer dans le bassin. Chaque pas lui ôtait une couche de sable, de poussière ou de sueur, la laissant lisse et régénérée.

Elle se récura à l'aide de savon de cendre. Puis, lorsque ses cheveux furent propres, elle laissa la chaleur apaiser ses os moulus par le voyage.

Fais attention où tu mets les pieds.

Les ichneumons ne donnaient pas de conseils inconsiderés. La Prieure voudrait savoir pourquoi elle avait tant insisté pour rester en Inys.

Tu dois toujours rester avec moi, Ead Duryan.

« Ma sœur. »

Elle tourna la tête. L'un des Fils de Siyāti se trouvait sur le seuil.

« La Prieure te prie de bien vouloir te joindre à elle pour le repas du soir, dit-il. Tes habits sont prêts.

— Merci. »

De retour dans sa chambre, elle prit tout son temps pour s'habiller. La tenue qui avait été laissée là à son intention n'avait rien de formel, mais elle correspondait à son nouveau rang de postulante. Partie en Inys en tant qu'initiée, elle avait désormais accompli une mission d'importance pour le Prieuré, ce qui la rendait éligible au statut de Damesse rouge. Seule la Prieure était en mesure de décider si elle était digne de cet honneur.

Il y avait d'abord un mantelet de soie maritime, qui brillait comme de l'or filé et la couvrait jusqu'au nombril. Venait ensuite une jupe blanche brodée. Un anneau de verre en guise de bracelet – du côté de sa main d'épée – et des perles en bois à suspendre à son cou. Elle garda les cheveux mouillés et détachés.

Cette nouvelle Prieure ne l'avait plus vue depuis ses dix-sept ans. En se servant du vin pour s'armer de courage, elle avisa son reflet dans la lame de son couteau de table.

Lèvres pleines. Des yeux pareils à du miel de chêne, les sourcils bas et droits pour les surplomber. Son nez était fin au niveau de l'arête, large à l'extrémité. Elle reconnaissait tout ceci. Et pourtant, elle découvrait pour la première fois la façon dont la féminité

l'avait changée, faisant ressortir ses pommettes et dissipant les rondeurs de la jeunesse. Elle paraissait aussi légèrement émaciée, à cause du genre d'inanition que seules les guerrières du Prieuré pouvaient comprendre.

Elle ressemblait à la femme qu'elle voulait devenir en grandissant. Comme si elle était faite de pierre.

« Tu es prête, ma sœur ? »

L'homme était revenu. Ead lissa sa jupe.

« Oui, répondit-elle. Conduis-moi à elle. »

*
* *

Lorsque Cléolind Onjenyu avait fondé le Prieuré de l'Oranger, elle avait abandonné son existence de princesse du Sud et disparu en compagnie de ses servantes dans le Val de Sang. Elles avaient baptisé leur fief ainsi en signe de défi contre Galian. À l'époque de sa venue, les chevaliers des îles Inysca avaient prêté serment dans des bâtiments appelés prieurés. Galian avait prévu de fonder le premier prieuré sudien à Yikala.

Je fonderai un prieuré d'une autre sorte, avait déclaré Cléolind, et aucun lâche de chevalier ne viendra en souiller le jardin.

La Mère elle-même avait été la première Prieure. La deuxième avait été Siyāti uq-Nāra, dont de nombreux frères et sœurs du Prieuré, comme Ead, se prétendaient être les descendants. Après la mort de chaque Prieure, la suivante était choisie par les Damoiselles rouges.

La nouvelle Prieure était attablée en compagnie de Chassar. En voyant Ead, elle se leva pour lui prendre les mains.

« Fille bien-aimée. » Elle l'embrassa sur la joue.
« Bon retour au Lasia. »

Ead lui serra les mains à son tour. « Que la flamme de la Mère te sustente, Prieure.

— Et toi également. »

Des yeux noisette la scrutèrent, prenant note des changements apparus. Puis la femme retourna s'asseoir.

Mita Yedanya, ancienne *munguna* – héritière présumptive –, devait se trouver désormais dans sa cinquième décennie. Elle était bâtie tel un glaive, large d'épaules et longue de corps. Comme Ead, elle était d'ascendance tant lasiane qu'ersyrienne, et sa peau était pareille à du sable léché par la mer. Ses cheveux bruns, à présent entrelacés d'argent, étaient maintenant en place par une épingle en bois.

Sarsun gazouilla une salutation depuis son perchoir. Chassar avait à moitié avalé un mélange de yogush et d'agneau braisé. Il s'interrompit pour lui sourire. Ead s'installa près de lui, et un Fils de Siyāti déposa un bol de ragoût d'arachide devant elle.

Des plateaux de nourriture étaient disposés tout autour de la table. Du fromage blanc, des dates confites, des pommes de palme et des abricots, des galettes chaudes couvertes de pois chiches concasés, de riz sauté à l'oignon et à la tomate prune, du poisson séché, des palourdes fumantes, des plantains rouges fourrés et épicés. Des goûts qui lui manquaient depuis près d'une décennie.

« Une fille nous a quittés, une femme nous revient », déclara la Prieure tandis que le Fils de Siyāti remplissait pour Ead une assiette de nourriture. « Je suis navrée d'avoir à te presser, mais nous devons connaître les circonstances qui t'ont poussée à quitter l'Inys. Chassar m'a dit que tu avais été exilée ?

— Je me suis enfuie pour éviter une arrestation.

— Que s'est-il passé, ma fille ? »

Ead se servit du vin de datte, s'octroyant quelques instants de réflexion.

Elle commença son récit en évoquant Truyde utt Zeedeur et sa liaison avec l'écuyer. Elle leur parla ensuite de Triam Sulyard et de sa traversée vers l'Est. Elle expliqua la théorie que Truyde avait élaborée à partir de la Tablette de Rumelabar. Une histoire d'équilibre cosmique – de feu et d'étoiles.

« Ce n'est peut-être pas si absurde, Prieure, commenta Chassar d'un air pensif. Il est des périodes d'abondance, durant lesquelles l'arbre donne librement – nous sommes dans l'une d'elles –, et d'autres où il fournit moins de fruits. Il y a eu deux époques de pénurie, dont l'une juste après le Chagrin des Siècles. Cette théorie d'équilibre cosmique pourrait contribuer à l'expliquer. »

La Prieure sembla y réfléchir, sans leur faire part de ses conclusions.

« Continue, Eadaz », commanda-t-elle.

Ead s'exécuta. Elle leur parla du mariage, de l'assassinat, de l'enfant, de la perte de celui-ci. Des Ducs Spirituels et de ce que Combe avait laissé entendre de leurs intentions vis-à-vis de Sabran.

Elle omit certains détails, naturellement.

« Maintenant qu'elle n'est plus capable de concevoir, sa légitimité est menacée. Au moins une personne au palais, ce fameux Échanson, a tenté de l'assassiner, ou du moins de l'effrayer, conclut Ead. Nous devons envoyer d'autres sœurs, ou les Ducs Spirituels tenteront de s'emparer du trône. À présent qu'ils connaissent son secret, elle est à leur merci. Ils pourraient s'en servir pour la faire chanter. Ou simplement pour l'évincer.

— La guerre civile. » La Prieure fit la moue. « J'avais prévenu notre précédente Prieure que cela arriverait

tôt ou tard, mais elle ne voulait rien entendre. » Elle entama une tranche de cantaloup. « Nous ne nous mêlerons plus des affaires inyssiennes. »

Ead était certaine d'avoir mal entendu.

« Prieure, puis-je te demander ce que cela signifie ?

— C'est pourtant clair. Le Prieuré ne s'ingérera plus dans la politique inyssienne. »

Déconcertée, Ead se tourna vers Chassar, qui semblait soudain profondément absorbé par son repas.

« Prieure... » Elle s'efforça de maîtriser son timbre de voix. « Tu n'entends tout de même pas *abandonner* la Vertu à son sort incertain ? »

Pas de réaction.

« Si l'infertilité de Sabran est révélée, il n'y aura pas seulement une guerre civile en Inys, mais un schisme dangereux fera éclater la Vertu. Différentes factions soutiendront différents Ducs Spirituels. Même les Comtes Provinciaux pourraient tenter d'usurper le trône. Les prophètes de malheur envahiront les villes. Et Feúdel profitera de ce chaos pour s'emparer du pouvoir. »

La Prieure plongea les doigts dans une bassine d'eau pour en rincer le jus de melon.

« Eadaz, répondit-elle, le Prieuré de l'Oranger est à l'avant-garde contre les wyrms. C'est le cas depuis un millénaire. » Elle regarda Ead dans les yeux. « Il n'a pas été créé pour soutenir des monarchies bancales. Ni pour se mêler de guerres étrangères. Nous ne sommes ni des politiciens, ni des gardes du corps, ni des mercenaires. Nous sommes les vaisseaux de la flamme sacrée. »

Ead attendit qu'elle poursuive.

« Comme le soulignait Chassar, certaines archives indiquent des périodes de pénurie au Prieuré. Si nos savants ne se trompent pas, il y en aura une autre

bientôt. Nous risquons fort d'être en guerre contre l'armée draconique jusqu'à et pendant toute cette période. Peut-être contre le Sans-Nom en personne, poursuivit la Prieure. Nous devons nous préparer aux affrontements les plus cruels depuis le Chagrin des Siècles. En conséquence, nous devons concentrer nos efforts dans le Sud, et préserver nos ressources autant que possible. Nous devons essayer la tempête.

— Naturellement, mais...

— Ainsi, l'interrompit la Prieure, je n'enverrai *aucune* sœur au cœur de cette guerre civile qui menace la Vertu, pas pour sauver une reine déjà presque déçue. Je ne prendrai pas non plus le risque de les voir exécutées pour hérésie. Pas alors qu'elles pourraient chasser les hauts-ouestriens. Ou soutenir nos alliés des cours du Sud.

— Prieure », insista Ead, agacée, « il me semble que le but du Prieuré est de protéger l'humanité.

— En vainquant le mal draconique en ce monde.

— Si nous voulons remporter cette guerre, il doit régner une certaine stabilité. Le Prieuré monte en première ligne contre les wyrms, mais nous ne pourrons gagner seuls, souligna Ead. La Vertu dispose d'une grande puissance militaire et navale. Le seul moyen de la maintenir unie, pour éviter qu'elle se détruise de l'intérieur, est de s'assurer que Sabran Berethnet vive et demeure sur le tr...

— Assez. »

Ead se tut. Le silence qui s'ensuivit sembla durer des heures.

« Tu ne manques pas de volonté, Eadaz. Comme Zāla en son temps », ajouta la Prieure, radoucie. « J'ai respecté la décision de notre ancienne Prieure en te maintenant à ton poste en Inys. Elle pensait que c'était ce que la Mère voulait... mais je crois

autrement. Il est temps de nous préparer. Temps de penser aux nôtres, d'anticiper la guerre. » Elle secoua la tête. « Je ne souffrirai pas de te voir répéter ces prières répugnantes en Ascalon une saison de plus.

— En ce cas, j'ai perdu tout ce temps pour rien, riposta Ead avec aigreur. Des années passées à changer les draps, en vain. »

Le regard que la Prieure lui décocha la glaça jusqu'à l'âme. Chassar se racla la gorge.

« Encore un peu de vin, Prieure ? »

Elle répondit d'un léger hochement de tête, et il la servit.

« Ce n'était pas pour rien. » La Prieure l'interrompit quand sa coupe fut presque pleine. « Ma prédécesseure pensait que l'assertion des Berethnet était peut-être vraie, et cette éventualité rendait leurs reines dignes d'être protégées – mais quoi qu'il en soit, tu nous as appris que Sabran serait la dernière de sa lignée. La Vertu va s'écrouler, aujourd'hui ou dans un avenir proche, quand sa stérilité sera révélée.

— Et le Prieuré ne tentera en aucune manière d'adoucir cette chute. » Ead n'arrivait pas à le digérer. « Tu voudrais qu'on regarde les bras croisés la moitié du monde sombrer dans le chaos.

— Il ne nous incombe pas de changer le cours naturel de l'histoire. » La Prieure prit son verre. « Nous devons nous tourner vers le Sud, désormais, Eadaz. Dans notre intérêt. »

Ead resta assise, très raide, sur sa chaise.

Elle pensait à Loth et Margret. Aux enfants innocents comme Tallys. À Sabran, seule et endeuillée dans sa tour. À leur fin à tous.

La précédente Prieure n'aurait pu rester indifférente. Elle avait toujours estimé que la Mère voulait

que le Prieuré protège et soutienne l'humanité, aux quatre coins du monde.

« Feúdel est à présent éveillé », reprit la Prieure. Ead ne desserrait pas les dents. « Sa sœur et son frère, Valeysa et Orsul, ont également été repérés – la première dans l'Est, le second ici, dans le Sud. Tu nous as parlé de ce Wyrn blanc, que nous devons considérer comme un nouvel ennemi, de mèche avec les précédents. Nous devons abattre les quatre pour éteindre la flamme de l'armée draconique. »

Chassar acquiesça.

« Où dans le Sud se trouve Orsul ? » s'enquit Ead, quand elle fut capable de parler sans s'emporter.

« Il a été vu pour la dernière fois à la porte d'Ungulus. »

La Prieure se tamponna le coin de la bouche d'une serviette. Un Fils de Siyāti vint débarrasser son assiette.

« Eadaz, dit-elle, tu as rempli une mission capitale pour le Prieuré. Il est temps, ma fille, que tu endosses le manteau des Dames rouges. Je ne doute pas que tu deviendras l'une de nos meilleures guerrières. »

Mita Yedanya était une femme brusque sous tout rapport. Elle venait d'accorder à Ead son rêve, comme elle l'aurait fait d'un morceau de fruit sur un plateau. Les années qu'elle avait passées en Inys n'avaient eu pour but que de la rapprocher de ce manteau.

Et pourtant, le fait qu'elle ait si spécifiquement choisi son moment lui restait en travers de la gorge. La Prieure se servait de cette promotion pour l'apaiser. Comme si Ead n'était qu'une enfant que l'on pouvait distraire à l'aide d'un jouet.

« Merci, répondit-elle malgré tout. J'en suis honorée. »

Ead et Chassar mangèrent en silence. Ead but quelques gorgées de vin trouble.

« Prieure, finit-elle par déclarer, je dois te demander ce qu'il est advenu de Jondu. Est-elle jamais rentrée au Lasia ? »

Quand la Prieure se détourna en pinçant les lèvres, Chassar secoua la tête. « Non, ma chérie. » Il posa une main sur la sienne. « Jondu est avec la Mère, à présent. »

Quelque chose mourut à l'intérieur d'Ead. Elle avait été certaine, *certaine* que Jondu trouverait le moyen de rentrer. Jondu au pas si sûr, Jondu l'indomptable, Jondu l'intrépide. Mentor, sœur et amie indéfectible.

« Tu en es certain ? »

— Oui. »

Cela lui fit l'effet d'un coup de poignard. Elle ferma les paupières, s'imagina cette douleur sous l'aspect d'une bougie, et la moucha.

Plus tard. Que le chagrin l'assaille quand elle aurait la place de l'accueillir.

« Elle n'est pas morte en vain, poursuivit Chassar. Elle s'était lancée à la recherche de l'épée de Galian l'Imposteur. Elle n'a pas trouvé Ascalon en Inys... mais elle a découvert autre chose. »

Sarsun tapota d'une serre sur son perchoir. Encore sous le choc, Ead observa distraitement l'objet posé à côté de lui.

Une boîte.

« Nous ignorons comment l'ouvrir, admit Chassar quand Ead se leva. Une énigme se dresse encore entre nous et le secret qu'elle renferme. »

Lentement, Ead s'approcha du coffret et fit courir son doigt sur les rainures à sa surface. Ce qu'un œil inexercé aurait pris pour une simple décoration était en réalité du sélinien, le langage antique du Sud. Les lettres enroulées et entremêlées étaient difficiles à décrypter. Néanmoins :

*une clef sans cadenas ni soudure
pour soulever les flots en temps de guerre
elle renferme des nuages de sel et de vapeur
elle s'ouvre à l'aide d'une lame dorée*

« Je suppose que vous avez essayé toutes les lames du Prieuré ? devina Ead.

— Bien sûr.

— Dans ce cas, cela désigne peut-être Ascalon.

— Selon la légende, Ascalon avait une lame en argent. » Chassar soupira. « Les Fils de Siyāti épluchent les archives en quête d'une réponse.

— Prions pour qu'ils la trouvent, intervint la Prieure. Si Jondu s'est sacrifiée pour nous remettre ce coffret, c'est qu'elle avait la sensation que nous parviendrions à l'ouvrir. Dévouée jusqu'au bout. » Elle se tourna vers Ead. « Pour l'heure, Eadaz, tu dois aller manger à l'arbre. Au bout de huit années, je sais que ton feu est éteint. » Elle marqua une pause. « Voudrais-tu qu'une de tes sœurs t'y accompagne ?

— Non, répondit Ead. Je préfère m'y rendre seule. »

*
* *

Le soir devint la nuit. Quand les étoiles brillèrent au-dessus du Val de Sang, Ead entama sa descente.

Mille marches la menèrent jusqu'au fond de la vallée. Ses pieds nus s'enfonçaient dans l'herbe et dans la terre. Elle s'arrêta un moment pour humer la nuit, puis se dépouilla de sa robe.

Des fleurs blanches parsemaient les lieux. L'oranger se dressait de toute sa hauteur, déployant ses branches telles des mains ouvertes. Chaque pas effectué dans sa direction lui asséchait la gorge. Elle avait traversé

la moitié du monde pour revenir ici, à la source de son pouvoir.

La nuit sembla l’embrasser quand elle se mit à genoux. Lorsqu’elle plongea ses doigts dans le terreau, des larmes de soulagement s’écoulèrent, et chacune de ses respirations fut pareille à une traînée de couteau dans sa gorge. Elle oublia tous ceux qu’elle avait jamais connus. Il n’existait plus que l’arbre. Le donateur de feu. C’était son seul objectif, sa raison d’être. Et il l’appelait, après ces huit années, lui promettant sa flamme sacrée.

Non loin de là, la Prieure, ou l’une des Damoiselles rouges, devait l’observer. Elles devaient s’assurer qu’elle était encore digne de son rang. Seul l’arbre était en mesure d’en juger.

Ead tourna les paumes vers le ciel et attendit, comme les cultures attendent la pluie.

Remplis-moi de ton feu. Elle pria silencieusement.
Permets-moi de te servir.

La nuit devint soudain trop silencieuse. Puis – lentement, comme s’il s’enfonçait dans l’eau –, un fruit doré tomba.

Elle l’attrapa des deux mains. Avec un sanglot, elle enfonça ses dents dans sa pulpe.

Un sentiment de mort et de renaissance. Le sang de l’arbre se répandant sur sa langue, apaisant la brûlure dans sa gorge. Ses veines charriant de l’or. Aussitôt qu’il étanchait un feu, le fruit en allumait un nouveau, un incendie qui la consumait toute entière. Et la chaleur la fit craqueler, telle l’argile qu’elle était, et son corps appela à pleins poumons.

Tout autour d’elle, le monde lui répondit.

Des rideaux de pluie s'abattaient sur la mer de Dansoleil. La matinée était bien avancée, mais la flotte de l'Œil-de-Tigre maintenait ses lanternes allumées.

Laya Yidagé traversait la *Poursuite* à grands pas. Essayant de la suivre, et grelottant de froid dans son manteau trempé, Niclays ne pouvait s'empêcher de jeter des regards inquiets en direction du ciel contusionné, ainsi qu'il le faisait quotidiennement depuis des semaines.

Valeysa la Herseuse était éveillée. L'avoir vue au-dessus des vaisseaux, hurlante et infernale, resterait gravé dans sa mémoire pour l'éternité.

Il avait étudié suffisamment de peintures pour la reconnaître. Avec ses écailles orange foncé et ses épines dorées, elle était la braise incarnée, aussi brillante que si elle venait d'être vomie du mont Effroi.

Maintenant qu'elle était de retour, elle était susceptible de reparaître à tout moment pour réduire la *Poursuite* en cendres. Au moins, la mort serait plus expéditive que le sort épouvantable que les pirates lui réserveraient s'il avait l'infortune de les contrarier. Il voguait sur ce navire depuis des semaines et avait jusqu'à présent réussi à ne pas se faire arracher la

langue ni trancher une main, mais c'était une issue qu'il redoutait en permanence.

Il scruta l'horizon. Trois bateaux en fer seiikinois croisaient dans leur sillage depuis des jours, sans jamais se rapprocher suffisamment pour engager le combat, conformément aux prévisions de l'Impératrice Dorée. À présent, la *Poursuite* avait remis le cap à l'est, direction Kawontay, où les pirates vendraient la dragonne lacustrine. Niclays aurait aimé savoir ce que ses ravisseurs feraient alors de lui.

Il avait de la pluie plein les lunettes. Il essuya celles-ci en vain, tout en essayant péniblement de suivre Laya.

L'Impératrice les avait convoqués tous deux dans sa cabine, où un poêle repoussait le froid. La cheffe des pirates se tenait en bout de table, vêtue d'un manteau rembourré et d'un chapeau en fourrure de loutre.

« Lune-de-Mer, l'accueillit-elle à son arrivée. Assieds-toi. »

Niclays avait à peine osé ouvrir la bouche depuis que Valeysa l'avait terrorisé, mais il se surprit subitement à répondre : « Vous parlez seiikinois, très honorée capitaine ?

— Évidemment qu'je parle ton putain d'seiikinois. » Elle gardait le regard vissé sur la table, sur laquelle était peinte une carte détaillée de l'Est. « Tu m'prenais pour une andouille ?

— Eh bien, euh, non. Mais la présence de votre interprète m'avait conduit à croire...

— J'ai un interprète pour qu'mes otages m'prennent pour une andouille. Yidagé a été si nulle ?

— Non, non », répondit Niclays, atterré. « Non, très honorée Impératrice Dorée. Elle a été parfaite.

— Donc tu m'prends vraiment pour une andouille. »

Faute de mots, il se tut. Elle finit par l'examiner.

« Assis. »

Il obtempéra. Tout en le lorgnant, l'Impératrice Dorée tira un couteau de cuisine de sa ceinture et entreprit de curer ses ongles longs d'un pouce, tous peints en noir.

« Ça fait trente ans que j'vogue en haute mer, dit-elle. J'ai eu affaire à des tas d'gens, des pêcheurs comme des vice-rois. J'ai appris à déterminer qui j'devais torturer, qui j'devais tuer, ou qui m'dira ses secrets ou partagera ses richesses sans qu'une goutte de sang soit versée. » Elle fit tourner le couteau dans sa main. « Avant que j'sois prise en otage par des pirates, j'tenais un bordel à Xothu. J'en sais plus sur les gens qu'ils en savent eux-mêmes. J'connais les femmes. J'connais les hommes, aussi, du cerveau jusqu'à la bite. Et j'arrive à les juger presq' du premier coup d'œil. »

Niclays déglutit.

« Si on pouvait éviter de parler de bites... » Il eut un sourire crispé. « Si vieille que soit la mienne, j'y reste très attaché. »

L'Impératrice Dorée éclata de rire.

« T'es un marrant, Lune-de-Mer. Vous aut', d'l'aut' côté d'l'Abyesse, vous faites que rire. Pas étonnant qu'y ait tant d'bouffons à vos cours. » Ses yeux noirs le sondaient. « J'vois clair dans ton jeu. J'sais c'que tu veux, et ça a rien à voir avec ta bite. Mais tout à voir avec le dragon qu'on a capturé à Ginura. »

Niclays s'efforça dès lors de demeurer silencieux. Une femme, folle et armée, ne devait pas être prise à la légère.

« Qu'est-ce tu lui veux ? s'enquit-elle. Sa salive, p'têt, pour parfumer une maîtresse ? Sa cervelle, pour guérir la dysenterie ?

— N'importe quoi fera l'affaire. » Niclays s'éclaircit la voix. « Voyez-vous, très honorée Impératrice Dorée, je suis un alchimiste.

— Un alchimiste. »

Son ton était méprisant. « Oui, confirma Niclays avec assurance. Un maître de méthode. J'ai étudié cet art à l'université.

— J'crois qu't'avais étudié l'anatomie ? C'est pour ça qu'j't'ai offert c'poste. Laissez la vie sauve.

— Oh, *oui*, s'empressa-t-il de confirmer. Je suis effectivement anatomiste – et un excellent, je puis vous l'assurer, un géant dans mon domaine –, mais je me suis également intéressé à l'alchimie par pure passion pour le sujet. Je cherche depuis bien des années à percer le secret de la vie éternelle. Et si je n'ai pas encore réussi à concocter un élixir, je pense que les dragons estriens pourraient m'y aider. Ils peuvent vivre plusieurs milliers d'années, et si je parvenais à reproduire ce miracle... »

Il laissa sa phrase en suspens, en attente d'une réaction. Elle ne l'avait pas quitté des yeux un instant.

« Et donc, résuma-t-elle, t'espères m'convaincre qu't'as plus d'cervelle que d'cran ? L'plus simple s'rait qu'j't'ouvre le crâne pour vérifier. »

Niclays n'osa répondre.

« J'crois qu'on pourrait faire un marché, Lune-de-Mer. T'es p'têt le genre d'homme qui sait faire des affaires. » Elle plongea la main dans son manteau. « Tu disais qu'ce truc t'avait été légué par un ami. Parle-moi d'lui. »

Elle présenta le morceau de parchemin si familier. Dans sa main gantée se trouvait le dernier vestige de Jannart.

« J'veux savoir qui t'a filé ça. » Comme il demeurait silencieux, elle le tendit vers le poêle. « Réponds.

— L'amour de ma vie », avoua Niclays, le cœur battant. « Jannart, duc de Zeedeur.

— T'sais c'que c'est ?

— Non. Seulement qu'il me l'a légué.

— Pourquoi ?

— J'aimerais le comprendre. »

L'Impératrice Dorée plissa les yeux.

« Je vous en prie, plaida Niclays d'une voix rauque. Ce fragment d'écriture est tout ce qu'il me reste de lui. Je n'ai plus rien d'autre. »

La pirate esquissa un sourire. Elle déposa le morceau de papier de soie sur la table. La douceur avec laquelle elle le manipulait fit comprendre à Niclays qu'elle n'y aurait jamais mis le feu.

Imbécile, songea-t-il. Ne montre jamais tes faiblesses.

« C'passage est un extrait d'un très vieux texte estrien, expliqua l'Impératrice. Il révèle la source d'la vie éternelle. Un mûrier. » Elle tapota le document. « J'cherche ce fragment d'puis d'nombreuses années. J'm'attendais à c'qu'il donne des indications, mais il spécifie pas l'emplacement de c't'arbre. Il sert qu'à compléter l'histoire.

— Ne s'agit-il pas seulement d'une... légende, très honorée Impératrice Dorée ?

— Toutes les légendes ont un fond d'vérité. J'suis bien placée pour l'savoir. On raconte qu'j'ai bouffé l'cœur d'un tigre et qu'ça m'a rendue dingue. Ou qu'j'suis un spectre aquatique. C'qui a d'vrai, c'est qu'j'déteste les prétendus dieux d'l'Est. Toutes les rumeurs qui courent sur mon compte viennent de là. » Elle tapota le fragment d'un ongle. « J'doute que l'mûrier ait poussé du cœur du monde, comme l'dit la légende. Mais j'doute pas qu'il recèle l'secret d'la vie éternelle. Alors tu vois, t'auras pas b'soin d'découper un dragon. »

Niclays avait du mal à l'admettre. Jannart avait hérité de la clef de l'alchimie.

L'Impératrice Dorée le dévisagea. Pour la première fois, il remarqua les encoches faites le long de son bras de bois. Elle adressa un signe à Laya, qui avait récupéré un coffret de bois doré sous le trône.

« Voici mon offre. S't'arrives à résoudre c't'énigme et à trouver la route du mûrier, proposa l'Impératrice, j'te laisserai y boire d'l'élixir de vie. Tu partageras not' butin. »

Laya approcha le coffret de Niclays et en souleva le couvercle. L'intérieur, doublé de soie aquatique, accueillait un court ouvrage. Sa couverture en bois portait encore les restes d'un mûrier en feuille d'or. Niclays s'en saisit avec déférence. La reliure était dans le plus pur style seiikinois, les pages étant cousues pour former un dos ouvert. Chacune était en papier de soie. Celui qui avait façonné ce tome voulait le voir perdurer plusieurs siècles, et il avait réussi.

Le livre que Jannart aurait rêvé de voir.

« J'ai lu chaque acception possible d'chaque mot en vieux seiikinois, mais j'ai rien trouvé d'aut' qu'une histoire, expliqua l'Impératrice. P'têt qu'un esprit mentendonien verrait les choses autrement. Ou p'têt que l'amour d'ta vie t'a envoyé un message qu't'as pas encore saisi. Apporte-moi la réponse avant l'aube dans trois jours, ou j'pourrais bien m'laisser d'mon nouveau chirurgien. Et quand j'me lasse des choses, elles ont tendance à pas durer. »

Le ventre noué, Niclays caressa l'ouvrage des pouces.

« Oui, très honorée Impératrice Dorée », murmura-t-il. Laya le raccompagna.

Dehors, l'air était froid et vif. « Eh bien, commenta Niclays d'un ton pesant, j'imagine que nous ne nous reverrons plus, Laya. »

Elle fronça les sourcils. « Tu capitules, Niclays ?

— Je n'arriverai pas à résoudre ce mystère en *trois jours*, Laya. Même trois cents ne me suffiraient pas. »

Laya l'attrapa par les épaules, et la puissance de son étreinte le força à s'arrêter. « C'Jannart – l'homme que t'aimais... l'interrogea-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Tu crois qu'il voudrait qu'tu baisses les bras, ou qu'tu continues ?

— Je *ne veux pas* continuer ! Tu ne comprends donc pas ? Personne en ce monde ne veut donc le comprendre, maudits ? Suis-je le seul à être hanté ? » Un trémolo furieux modula son timbre. « Tout ce que j'ai fait – tout ce que j'étais – tout ce que je suis, c'est à cause de lui. Il était déjà quelqu'un avant moi. Je ne suis personne sans lui. J'en ai marre de vivre sans lui à mes côtés. Il m'a délaissé au profit de ce livre et, par le Saint, je lui en veux profondément. Je lui en veux chaque minute de chaque jour. » Sa voix se brisa. « Vous, les Lasians, vous croyez en la vie après la mort, n'est-ce pas ? »

Laya le considéra.

« Certains d'entre nous, oui. L'Verger des divinités, confirma-t-elle. Il t'attend p'têt là-bas. Ou à la Grande Table du Saint. Ou p'têt qu'il est nulle part. Quoi qu'il en soit, *toi*, t'es encore là. Et c'est pas sans raison. » Elle porta une main calleuse à sa joue. « T'as un fantôme, Niclays. N'en d'viens pas un toi-même. »

Depuis combien d'années ne lui avait-on plus touché le visage, ou témoigné de la compassion ?

« Bonne nuit, dit-il. Et merci, Laya. »

Il la laissa là.

Il s'allongea sur le flanc, sur son petit bout de pont, et se mordit le poing. Il avait fui Mentendon. Il avait fui l'Ouest. Et il avait beau fuir, son fantôme ne le lâchait pas.

Il était trop tard. Il était fou de chagrin. Et ce, depuis des années. Il avait perdu l'esprit le soir où il avait retrouvé Jannart, mort, au *Soleil resplendissant*, l'auberge qui leur avait servi de nid d'amour.

Jannart était censé être rentré de son voyage depuis une semaine, mais nul ne l'avait vu. Incapable de le trouver à la cour, et ayant entendu dire par Aleidine qu'il ne se trouvait pas à Zeedeur, Niclays s'était rendu au seul autre endroit possible.

L'odeur de vinaigre l'avait assailli aussitôt. Une médecin portant un masque antipeste peignait des ailes rouges sur la porte. Et quand Niclays l'avait bousculée pour passer, il avait trouvé Jannart, comme endormi, ses mains rouges repliées sur sa poitrine.

Jannart avait menti à tout le monde. La bibliothèque où il avait espéré dénicher des réponses ne se situait pas à Wilgaström, mais à Gulthaga, la cité rasée par l'éruption du mont Effroi. Il avait sans doute pensé que les ruines seraient sans grand risque, mais il devait forcément être conscient du danger. Il avait trompé sa famille, ainsi que l'homme qu'il aimait. Tout ça dans l'espoir de combler un trou dans l'histoire.

Une vouivre dormait dans les couloirs depuis longtemps abandonnés de Gulthaga. Une morsure avait suffi.

Il n'existait aucun remède. Jannart le savait, et il avait voulu partir avant que son sang se mette à brûler et que son âme se consume. Il s'était donc rendu déguisé au marché noir, où il s'était procuré un poison nommé poudre d'éternité. Cela lui avait valu une mort paisible.

Niclays tremblait. Il revoyait encore la scène, tant d'années après, dans le moindre détail. Jannart gisant sur le lit, *leur* lit. Dans une main, le médaillon que Niclays lui avait offert le matin qui avait suivi leur premier baiser, avec le fragment de texte dissimulé à l'intérieur. Dans l'autre, une fiole vide.

La médecin, l'aubergiste et quatre autres personnes avaient dû joindre leurs forces pour le retenir. Il entendait encore ses propres hurlements de déni, se souvenait du goût des larmes, percevait l'odeur douceâtre du poison.

Imbécile, s'était-il écrié. Espèce de salopard d'égoïste d'imbécile. Je t'ai attendu. J'ai attendu trente ans...

Certains couples atteignaient-ils jamais le lagon Lacté, ou en rêvaient-ils seulement ?

Il se prit la tête à deux mains. Avec la mort de Jannart, il avait perdu la moitié de lui-même. La moitié qui méritait de vivre. Il ferma les yeux, les tempes palpitantes, la poitrine serrée – et lorsqu'il sombra dans un sommeil agité, il rêva de la chambre tout en haut du palais de Brygstad.

C'est un message codé, Clay.

Il sentait encore le vin noir sur sa langue.

Mon intuition me dit qu'il s'agit d'une information capitale d'un point de vue historique.

Il profitait de la chaleur du feu sur sa peau. Il voyait les étoiles, peintes avec précision au sein de leurs constellations, aussi réelles que si leur nid d'amour s'ouvrait directement sur le ciel.

Quelque chose dans ces caractères m'intrigue. Certains sont plus gros, d'autres plus petits, et ils sont espacés d'une étrange manière.

Il rouvrit subitement les paupières.

« Jan, souffla-t-il. Oh, Jan. Ton renard doré n'a pas perdu tout son flair. »

Sud

Ead reposait dans son aire, luisante de sueur. Son sang brûlant s'écoulait à toute allure.

Cela lui était déjà arrivé. La fièvre. Elle avait passé huit ans dans le brouillard, les sens amoindris, et voilà que le ciel venait de dissiper la brume. Chaque souffle de vent était comme la caresse d'un doigt épais sur sa peau.

Le bruit de la cascade était limpide. Elle entendait les appels des indicateurs, des souï-mangas et des ménures dans la forêt. Elle sentait les ichneumons, les orchidées blanches et le parfum de l'oranger.

Sabran et sa peau si tendre lui manquaient. Se souvenir d'elle était une torture. Elle glissa une main entre ses jambes et imagina un contact froid sur son corps, des lèvres soyeuses, de la douceur du vin. Ses hanches se cambrèrent, avant qu'elle s'écroule sur le lit.

Après quoi, elle resta allongée, brûlante.

L'aube devait être proche, désormais. Encore une journée que Sabran passerait seule en Inys, cernée par les loups. Margret ne pourrait pas réaliser des miracles pour la sauver. Elle était vive d'esprit, mais elle n'avait rien d'une guerrière.

Il devait exister un moyen de convaincre la Prieure de défendre le trône inyssien.

Les domestiques avaient laissé un plateau de fruits et un couteau sur sa table de chevet. Pendant quelque temps, elle mangerait autant que trois hommes. Elle se saisit d'une grenade.

Tandis qu'elle en coupait la fleur, sa main, que la fièvre rendait maladroite, ripa. La lame lui entama l'autre poignet, et du sang dégoutta de la plaie. Un filet vermillon ruissela jusqu'à son coude.

Ead le considéra longuement, songeuse. Puis elle enfila une robe et alluma une lampe à pétrole d'un claquement de doigts.

Une idée commençait à germer dans son esprit.

Les couloirs étaient très silencieux, cette nuit-là. À l'approche de la salle à manger, elle s'arrêta subitement devant l'une des portes.

Elle se rappelait avoir couru dans ces tunnels en compagnie de Jondu, portant l'une ou l'autre un Aralaq glapissant. Comme elle avait pu redouter ce corridor, sachant que c'était là que sa génitrice avait rendu son dernier soupir.

Zāla du Agriya uq-Nāra, qui avait été *munguna* avant Mita Yedanya. Derrière cette porte se trouvait la chambre où elle avait péri.

Il y avait de nombreuses sœurs remarquables au Prieuré, mais être remarquable était devenu la marque de fabrique de Zāla. À dix-neuf ans, pendant son deuxième mois de grossesse, elle avait répondu à l'appel de la jeune Sahar Taumargam, future reine de Yscalin, alors princesse des Ersyr. Une tribu nurame avait malencontreusement réveillé deux vouivres dans les Basses-Montagnes. Zāla avait découvert non pas deux, mais six créatures harcelant les nomades. En dépit du déséquilibre des forces évident, elle les avait toutes éliminées sans aucune aide. Puis elle

s'était époussetée et avait chevauché jusqu'au marché de Zirin pour assouvir son envie de bonbons à la rose.

Ead était née prématurément une demi-année plus tard. *Tu étais si petite que tu tenais dans une main*, lui avait un jour raconté Chassar en riant. *Mais tu criais si fort que tu aurais pu renverser des montagnes, ma chérie*. Les sœurs n'étaient pas censées trop s'impliquer émotionnellement avec leur progéniture, car le Prieuré ne formait qu'une seule et même famille, mais Zāla avait souvent fait passer des pâtisseries au miel à Ead, qu'elle serrait contre elle lorsque personne n'était là pour le voir.

Mon Ead, lui avait-elle chuchoté en humant son odeur de bébé. *Mon étoile du soir. Si le soleil devait s'éteindre demain, ta flamme éclairerait le monde*.

Ce souvenir donna à Ead l'envie de se blottir contre quelqu'un. Elle avait six ans, lorsque Zāla était morte de son lit.

Elle apposa la main sur la porte avant de reprendre son chemin. *Puisse ta flamme s'élever pour illuminer l'arbre*.

La salle à manger était sombre et silencieuse. Seul Sarsun était là, la tête repliée contre sa poitrine. Quand elle pénétra dans la pièce, il se réveilla brusquement.

« Chut. »

Sarsun ébouriffa ses ailes.

Ead déposa sa lampe près de son perchoir. Semblant sentir son intention, l'oiseau descendit d'un bond pour scruter la boîte énigmatique. Ead empoigna son couteau. Quand elle porta la lame à sa peau, Sarsun laissa échapper un léger sifflement. Elle s'entama la paume, assez profondément pour

que du sang s'en écoule généreusement, puis elle plaça sa main sur le couvercle.

elle renferme des nuages de sel et de vapeur – elle s'ouvre à l'aide d'une lame dorée.

« Siyāti uq-Nāra a dit un jour que le sang des mages était doré, vois-tu, expliqua-t-elle à Sarsun. Pour que mon couteau soit doré, je dois m'en servir pour faire couler le sang. »

Elle n'aurait jamais cru qu'un oiseau puisse avoir l'air sceptique avant de voir son expression.

« Je sais, ce n'est pas *vraiment* doré. »

Sarsun inclina la tête.

Les lettres gravées se remplirent progressivement, comme incrustées de rubis. Ead patienta. Quand le sang atteignit la fin du dernier mot, la boîte s'ouvrit par le milieu. Ead s'écarta en tressaillant, et Sarsun remonta se jucher sur son perchoir, tandis que la relique se déployait telle une fleur nocturne en pleine éclosion.

Elle renfermait une clef.

Ead la sortit de son lit de satin. Longue comme son index, elle était en forme de fleur à cinq pétales et à la tige arquée. Une fleur d'oranger. Le symbole du Prieuré.

« Créature de peu de foi », lança-t-elle à Sarsun.

Celui-ci lui picora la manche et s'envola jusqu'à la porte, où il se percha pour l'observer.

« Oui ? »

Il la toisa de ses deux billes noires, puis reprit son essor.

Ead le suivit au travers d'une étroite porte, descendit une volée de marches en spirale. Elle possédait une mémoire caligineuse de l'endroit. Quelqu'un l'avait amenée ici lorsqu'elle était toute petite.

Au pied de l'escalier, elle se retrouva dans une pièce voûtée, dépourvue de lumière.

La Mère se dressait devant elle.

Ead brandit sa lampe en direction de l'effigie. Il ne s'agissait pas de la Damoiselle en pâmoison de la légende inyssienne. C'était la Mère telle qu'elle apparaissait dans la vraie vie. Le cheveu ras, une hache dans une main, une épée dans l'autre. Sa robe était taillée pour la guerre, tressée dans le style qu'appréciaient les guerriers de la maison Onjenyu. Protectrice, combattante et née pour commander – telle était la véritable Cléolind du Lasia, fille de Sélinu le Gardeur de Serment. Entre ses pieds reposait une figurine de Washtu, la déesse du feu.

Cléolind n'avait jamais été ensevelie dans le sanctuaire de Notre-Dame. Ses ossements reposaient ici, dans son pays chéri, à l'intérieur d'un tombeau de pierre placé sous la statue. La plupart des gisants étaient représentés sur le dos, mais pas celui-ci. Ead tendit la main vers l'épée avant de se tourner vers Sarsun.

« Eh bien ? » l'interrogea-t-elle.

Il inclina la tête. Ead baissa sa lampe, cherchant ce qu'elle était censée trouver.

Le cercueil était posé sur un socle. À l'avant de celui-ci se trouvait une serrure, au milieu d'un renfoncement carré. Sarsun tapa de la serre, et Ead s'agenouilla pour y introduire la clef.

Elle la fit tourner, une sueur froide lui ruisselant dans le cou. Elle prit une profonde inspiration et tira.

Un compartiment glissa hors du socle. Une boîte en fer y était enfermée. Ead fit pivoter le fermoir en forme de fleur d'oranger et l'ouvrit.

Un joyau reposait devant elle. Sa surface était d'un blanc nacré, comme du brouillard piégé dans une goutte de verre.

Sarsun gazouilla. Il y avait également un rouleau de la taille de son auriculaire, qu'Ead n'avait d'abord pas remarqué. Fascinée par la lumière qui dansait dans la pierre, elle la ramassa du bout des doigts.

Dès qu'elle en effleura la surface, un hurlement franchit ses lèvres. Sarsun cria à son tour quand Ead s'effondra devant la Mère, les doigts liés au joyau, à l'instar d'une langue collée à de la glace. La dernière chose qu'elle entendit fut un bruissement d'ailes.

*
* *

« Tiens, ma chérie. »

Chassar tendit à Ead une coupe de lait de noix. Aralaq était allongé sur le lit, la tête sur les pattes avant.

Le joyau reposait sur la table. Nul ne l'avait touché depuis que Chassar, alerté par Sarsun, avait découvert et ramené dans la chambre solaire une Ead inconsciente. Ses doigts n'avaient libéré la pierre que lorsqu'elle était revenue à elle.

Elle tenait à présent la traduction du rouleau qui s'était trouvé dans la boîte. Le sceau en avait déjà été brisé. Les mots étaient tracés sur un papier fragile recouvert d'un lustre étonnant ; les érudits avaient estimé que le message en vieux seiikinois était parsemé de termes étranges en sélinien.

*Gloire à l'honorable Siyāti, sœur aimée
de l'éminente et honorée de longue date
Cléolind.*

